

Hélas pour moi

Mario Cloutier

Numéro 168, janvier 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, M. (1994). Compte rendu de [*Hélas pour moi*]. *Séquences*, (168), 47–47.

Déc. : Steven Rosenzweig — **Int.** : Winston Chao (Wai Tung), May Chin (Wei Wei), Mitchell Lichtenstein (Simon), Sihung Lung (M. Gao), Ah-Leh Gua (Mme Gao) — **Prod.** : Ted Hope, James Shamus, Ang Lee — Taiwan/Chine — 1993 — 104 minutes — **Dist.** : Alliance/Vivafilm.

Hélas pour moi

D'entrée de jeu, mettons cartes sur table. L'auteur de cette critique demeure un fervent admirateur de Jean-Luc Godard qui, à 63 ans et après une cinquantaine de films en 35 ans, réussit encore à faire sortir le cinéma de ses gonds, à le manier et à le dresser pour lui faire dire ses 24 vérités à la seconde. Claire et limpide, la première phrase d'**Hélas pour moi** nous montre la voie: «Nous ne sommes pas des personnages de roman.» Car Godard ne fait toujours pas dans la littérature filmée, pas plus que dans le cinéma-roman. Il laisse aux autres les histoires pour s'intéresser à l'Histoire. Godard pervertit la logique de la fiction pour y préférer celle de l'essai.

Incompréhensible ou incompris le père de (la) Nouvelle Vague? Incontinent, diront les méchantes langues qui reprochent aux films de Godard leur flot continu d'images et de sons apparemment sans queue, ni tête. En fait, le cinéma de Godard est surtout exigeant. Il s'adresse constamment à notre intelligence, à notre connaissance du monde, des êtres et du domaine des



Laurence Masliah
et Gérard
Depardieu

arts en particulier. L'idée du film est née d'un texte du poète italien du siècle dernier, Giacomo Leopardi, et s'incarne également dans la légende grecque d'Alcmène et d'Amphitryon. Les thèmes abordés par le cinéaste-essayiste concernent la divinité, l'amour et le désir humains, la souffrance, le plaisir et la création.

Chercher la clé de l'intrigue d'**Hélas pour moi**, ce serait risquer d'y perdre la raison. Cet essai filmique se base plutôt sur un superbe coq-à-l'âne où Godard épargne métaphores visuelles et sonores et fait s'entrechoquer calembours et aphorismes, souvent avec humour et ironie. Le foisonnement des images fait d'ailleurs obstacle à notre écoute des messages de la bande son, parmi lesquels, du plus simple «Les travailleurs perdent du temps à gagner leur vie, les consommateurs perdent leur vie à gagner du temps» au plus complexe «tout est un, l'un est dans l'autre et ce sont les trois personnages», se dégage le constat de la difficulté des relations humaines, ainsi que des insondables mystères de Dieu et de l'amour.

Certes, il faut voir et revoir un film de Godard pour saisir la richesse du texte qui nous est offert et pour prendre part pleinement à la réflexion qu'il nous propose. Dans cette mosaïque que compose le cinéaste, dans cet univers où le texte est déclamé plus que joué, apparaît justement Dieu ou plutôt Depardieu, ce qui ici revient au même. Malheureusement, le divin acteur doit freiner ses élans expansifs, car on imagine sans peine Godard lui dire d'en faire toujours moins. Avouons que cela s'avère difficile pour un comédien habitué d'en faire souvent trop...

Bien sûr, entre les idées et la philosophie, le cinéaste lance ça et là quelques moments de narration, mais ce n'est bien souvent que pour nous relancer vers d'autres horizons de la pensée, celle d'artistes et de penseurs de toutes disciplines, citations et clin d'oeils à l'appui: Bach, Marx, Straub, Lewis Carroll, Fellini, etc. Comme quoi God-Arts, seul maître à bord après Dieu, demeure le plus respectueux des critiques d'arts et de cinéma.

Parce qu'il est évidemment toujours question de cinéma avec l'auteur d'**À bout de souffle**. Il revient constamment à la charge pour nous dire ce qu'il attend de nous: «L'oeil ne se contente pas de ce qu'il voit, l'oreille ne se contente pas de ce qu'elle entend» ou «une expérience visuelle qui toujours sollicite plusieurs regards». Tout Godard se trouve dans ces quelques mots, dans cette invitation à voir l'invisible et à écouter l'in audible. La superposition des sons et l'image hors-foyer nous forcent à la disponibilité, à toujours mieux voir et écouter.

Par contre, les détracteurs de Godard auront raison de lui reprocher une certaine usure, une manière qui tombe parfois dans la formule, en plus de certaines blagues qui tournent à vide... Mais l'ensemble de la réflexion proposée par ce cinéaste foncièrement singulier et personnel relève toujours de la haute voltige intellectuelle et, souvent encore, du cinéma brut. C'est déjà beaucoup et plus qu'il n'en faut à Godard pour lui permettre de terminer son film sur une note des plus cyniques en faisant dire à une voix qui s'adresse de toute évidence à lui-même: «Qu'est-ce que vous voulez dire? Il n'y a personne pour me le demander...» Hélas pour Godard!

Mario Cloutier

HÉLAS POUR MOI — **Réal.** : Jean-Luc Godard — **Scén.** : Jean-Luc Godard — **Phot.** : Caroline Champetier — **Mus.** : extraits de Bach, Chostakovitch, Beethoven, Tchaïkovski, Honegger — **Son** : François Musy — **Int.** : Gérard Depardieu (Simon Donnadiou), Laurence Masliah (Rachel Donnadiou), Bernard Verley (Abraham Klimt), Roland Blanche (le prof de dessin), Jean-Louis Loca (Max Mercure), François Germond (le pasteur), Jean-Pierre Miquel (l'autre pasteur), Anny Romand (la femme du pasteur), Marc Betton (le docteur) — **Prod.** : Alain Sarde, Ruth Waldburger — France/Suisse — 1992 — 84 minutes — **Dist.** : Malofilm.

Baraka

Avec toute la beauté de ses images en 70mm, ses musiques exotiques et son absence de parole, **Baraka** atteste à la fois des accomplissements et des limitations du genre filmique dont il procède. Un genre que son réalisateur, Ron Fricke, a largement contribué à créer: celui de l'expérience cinématographique philosophico-sensorielle (telle que la nomme ses partisans) ou si l'on préfère, de la méditation nébuleuse à gros budget (comme l'appellent ses détracteurs).

Le genre en question est aisément reconnaissable, il emprunte le titre de ses films à des langues anciennes et bien plus philosophiques que la nôtre, comme le hopi (**Koyaanisqatsi**), l'arabe (**Baraka**) ou le grec ancien (**Chronos**). Il a son arsenal de tics visuels: images en accéléré des villes modernes, plans fixes (droit dans la caméra) de regards d'enfants, d'indigènes ou de pauvres (ou les trois réunis), abus de la symétrie, des travellings avant et des vues d'hélicoptères... Il explore à satiété le